



Pascal Cervo, samedi à Paris.
PHOTO RAPIHAEL NFAI

Parfois, quand l'accessoiriste me tendait le poignard, j'avais presque envie de vomir. Le soir, j'étais épuisé.

Comment avez-vous connu Laurent Achard ?

Par casting, sur son premier long métrage, *Plus qu'hier, moins que demain*. C'est la première fois que je recevais un scénario et une cassette de courts métrages, qu'il m'a fait parvenir. Le scénario m'a profondément parlé. Je ressentais tout de suite le personnage. Quelque chose dans les ambiances, dans les rap-

ports avec la mère, était proche de moi, c'était immédiat. Je retrouvais, mon milieu, ma famille, je pouvais me projeter. Une question d'atmosphère. Avec Laurent, on a mis du temps pour arriver à construire une relation acteur-metteur en scène. Il est très concentré sur le tournage, il ne m'a pas fait de cas particulier. J'ai commencé à comprendre deux ans plus tard qu'on retravaillerait peut-être ensemble sur *le Dernier des Fous*. Nous sommes progressivement devenus proches.

Il vous a confié trois rôles en trois films, c'est assez rare dans le cinéma français...

Je ne me l'explique pas autrement que par une proximité instinctive et un attachement réciproque à notre travail. Il a le don de me mettre en danger, dans des situations qui devraient a priori me dépasser. Les espaces où il me cadre me mettent mal à l'aise, perdu au milieu du plan et il n'y a qu'avec lui que cela me frappe autant. Je crois que j'apprécie aussi beaucoup son absence de second degré. Il est littéral, il ne fait jamais le